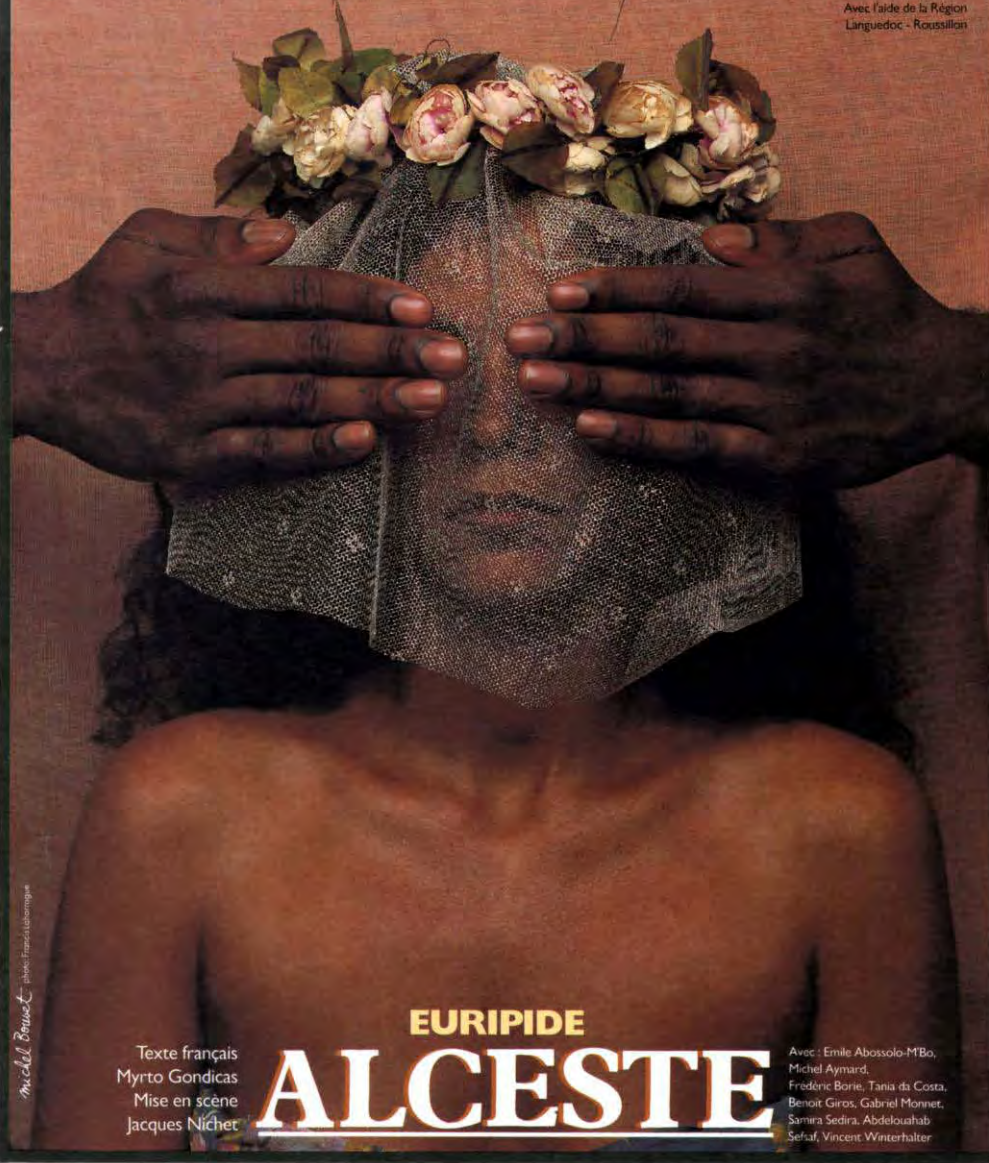


Production : Théâtre des Treize Vents -
Centre Dramatique National
Languedoc - Roussillon - Montpellier.

Théâtre des Treize Vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON
M O N T P E L L I E R

Coproduction : Comédie de
Saint-Etienne - Centre
Dramatique National
Avec l'aide de la Région
Languedoc - Roussillon



Michel Bourset Photo: Francis Lubomirsky

Texte français
Myrto Gondicas
Mise en scène
Jacques Nichet

EURIPIDE
ALCESTE

Avec : Emile Abossolo-MBo,
Michel Aymard,
Frédéric Borie, Tania da Costa,
Benoit Girois, Gabriel Monnet,
Samira Sedira, Abdelouahab
Selsaf, Vincent Winterhalter



Simone Weil

La source grecque

Il y a près de deux mille cinq cents ans, on écrivait en Grèce de bien beaux poèmes. Ils ne sont plus guère lus que par des gens qui se spécialisent dans cette étude, et c'est bien dommage.

Car ces poèmes sont tellement humains qu'ils sont encore très proches de nous et peuvent intéresser tout le monde. Ils seraient même bien plus émouvants pour le commun des hommes, ceux qui savent ce que c'est que lutter et souffrir que pour les gens qui ont passé leur vie entre les quatre murs d'une bibliothèque.

Photo : Apollon et Artémis devant un temple (détail)

Jacques Nichet

Voici que sort de l'ombre qui l'obscurcit encore le visage miraculeux d'Alceste. Un dernier coup de pioche et sous le soleil la reine morte à nouveau nous regarde.

Dans ce mystère grec, la mort est effacée et nous, avec la foi du charbonnier, nous voudrions effacer toutes ces morts quotidiennes que sont l'égoïsme, l'ignorance, l'exclusion, le mépris envers les étrangers, nous voudrions faire jaillir, sur une terre assoiffée, la "source vive" de la Grèce.

Même si vous ne connaissez rien à ce théâtre, vous en savez assez car vous connaissez les mots essentiels : amour, arrachement, deuil, sacrifice, hospitalité, générosité, miracle. Vous savez déjà tout et c'est vous qui rendrez vie à ce texte qui vous attend dans le silence.

Au milieu du tintamarre médiatique et dans l'assourdissement général, il est beau, très beau de croire que des hommes et des femmes vont se réunir, en une étrange veillée, pour écouter un secret.

Un secret dit avec des mots d'il y a vingt cinq siècles, des mots soudain plus forts que nos vies si fragiles.

Est poète celui qui dépasse la mort.

ἸΑλκίητος



Photo Francis Laharague

Avec...

Alceste d'Euripide

Texte français : Myrto Gondicas
Nouvelle traduction à l'initiative
de la Maison Antoine Vitez
Mise en scène : Jacques Nichet
assisté de Joëlle Gras
Dramaturgie : Jean-Michel Vivès et Gérard
Lieber
Musique originale : Georges Baux
Scénographie : Pierre Heydorff
Costumes : Andreu Sanchez et Catou Verdier
Lumières : Michel Le Borgne
Maquillages : Sandrine Finck
Perruques : Piou Decros et Bruno Ruas
avec :
Emile Abossolo-M'Bo :
La Mort / Héraklès
Tania da Costa :
Alceste
Gabriel Monnet :
Phérès
Samira Sedira :
La servante / Le serviteur
Vincent Winterhalter :
Apollon / Admète
Michel Aymard, Frédéric Borie,
Benôit Giras, Abdelouahab Sefsaf :
Le Chœur
et en alternance :
Romain Canard, Raphaël Glatz,
Samuel Lebeau, Nicolas Selignac :
l'enfant, Eumélos
Assistants stagiaires à la mise en scène :
Sophie Lamouche et Claire Ryan

Equipe technique :
Régisseur général : Gérard Espinosa
Régisseur plateau : Frédéric Razoux
Régisseur son : Luc Bernard
Régisseur lumières : Michel Le Borgne
Electricien : Emmanuel Gaudillière
Accessoiriste : Franck Delville
Atelier de décor :
Chef d'atelier : François Guille des Buttes
Constructeurs : Jacky Baume,
Jean-Louis Wisson, Jean-Luc Gaucher,
Xavier Gagnaire, Jean-Paul Ouvraud,
Antoine Sanchez
Peintres : Anne De Crecy, Nelly Barillot,
Laurent Bernard
Atelier de couture :
Chef atelier : Miquette
Couturières : Isabelle Borrás,
Christine Ronnat, Lolette
Une production du
Théâtre des Treize Vents
Centre Dramatique National
Languedoc-Roussillon - Montpellier
en coproduction avec
la Comédie de Saint-Etienne.
Avec l'aide de la région
Languedoc-Roussillon.
Le texte de la pièce est édité
par la Maison Antoine Vitez
et le Théâtre des Treize Vents.

9

Quelle charmante histoire telle qu'elle est narrée dans les vieux contes ! Le prince thessalien Admète prétendait à la main d'Alceste, fille de Pélidas. Celui-ci avait juré de l'accorder à un homme qui lui amènerait un char attelé de lions et de sangliers. Dans la maison d'Admète vivait Apollon qui avait tué les Cyclopes pour venger son fils Esculape frappé par Zeus. Zeus avait condamné Apollon à servir pendant un an dans la maison d'un mortel. Le jeune dieu se prit d'amitié pour le prince son maître et ce ne fut qu'un jeu pour lui d'aider Admète à accomplir l'épreuve. Admète épousa Alceste ; mais le jour des noces, sacrifiant aux dieux, il oublia Artémis. La déesse fit la méchante fée, envoya des serpents dans la chambre nuptiale, ce qui signifiait qu'Admète devait mourir. Alors Apollon, intervenant de nouveau, alla trouver les Parques qui lui accordèrent la grâce du prince. Seulement elles voulaient victime pour victime et quelqu'un de la maison devait s'offrir en échange d'Admète sauvé. Alceste accepta aussitôt de mourir pour son mari. On put l'ensevelir dans la robe même de ses noces. Mais Perséphone, émue devant cette jeune victime, la renvoya dans sa maison.

Telle est la fable dont s'inspirait le vieux poète Phrynichos qui avait fait intervenir Héraclès pour combattre la Mort. C'est un sujet délicieux, mais sans profondeur. La petite Alceste à peine mariée tenait à la vie par de bien faibles liens ; elle devait mourir aussi aisément qu'un enfant qui s'en va, sans avoir lutté. Sa figure charmante passe toute pure à travers la légende. L'on éprouve de l'émotion à la voir quitter son jeune mari, de la joie lorsqu'elle est ramenée, muette et voilée de blanc, par le bon géant Héraclès. C'est tout. Autour d'eux, les dieux jouent les personnages de génies et des fées. Artémis est Carabosse, Apollon est le magicien qui se trouve enchanté et privé de sa force. Il récompense largement le prince qui, sans le reconnaître sous son déguisement de valet d'étable, lui a fait douce la servitude. Tout cela est bien joli, mais un joli

Marie Delcourt

La vie d'Euripide

conte ne suffit pas à faire une tragédie.

Et voici la donnée qui se recrée et qui se transforme dans l'esprit d'Euripide : Alceste est mariée depuis plusieurs années, mère de deux enfants. La mort la prend pleine d'activités et d'espérances. La jeune femme choisit sans hésitation de sauver son mari ; mais quels regrets déchirants, quels refus désespérés de l'être qui ne veut pas mourir et se cramponne à ce qu'il aime ! La condamnée traverse toute la maison et passe la revue des biens qu'elle vient de quitter. Elle tombe à genoux près du lit où les doigts d'Admète lui ont enlevé sa ceinture, où elle a mis leurs enfants au monde. La tête dans les oreillers, elle pleure si fort que les couvertures en sont trempées, et lorsqu'elle a le courage de se relever, elle retombe encore une fois. Mais alors elle doit se retrouver une grande dame pour dire adieu aux serveurs et aux servantes.

Il est affreux de mourir quand la vie est si belle. Le vieux roi Phérès et sa femme n'ont pas accepté de prendre la place de leur fils. Les années qui restent aux vieillards ont d'autant plus de prix qu'elles sont plus strictement mesurées. Qu'importe d'être infirme pourvu que l'on vive ? Quand à Admète, il accepte la substitution parce que, pour un chef de famille qui est fils unique, la question ne se pose pas. C'est lui, le tronc, qui doit périr en dernier lieu. violemment, il reproche à son père de ne pas lui avoir sacrifié le peu d'années qui lui restent à vivre. Mais le vieux se défend : on n'a qu'une vie, chaque goutte en est précieuse ! Au fond Admète ne pense pas autrement. Alceste morte, il se rend enfin compte que vivre ce n'est pas seulement respirer, manger et voir le soleil, et il murmure : "J'aurais mieux fait de mourir avec elle, donnant à la mort deux êtres au lieu d'un, parfaitement fidèles l'un à l'autre".

Jamais encore, sur la scène athénienne, on n'a entendu tant de véhémence, une pareille crudité, des choses si révoltantes.

Marie Delcourt

La vie d'Euripide

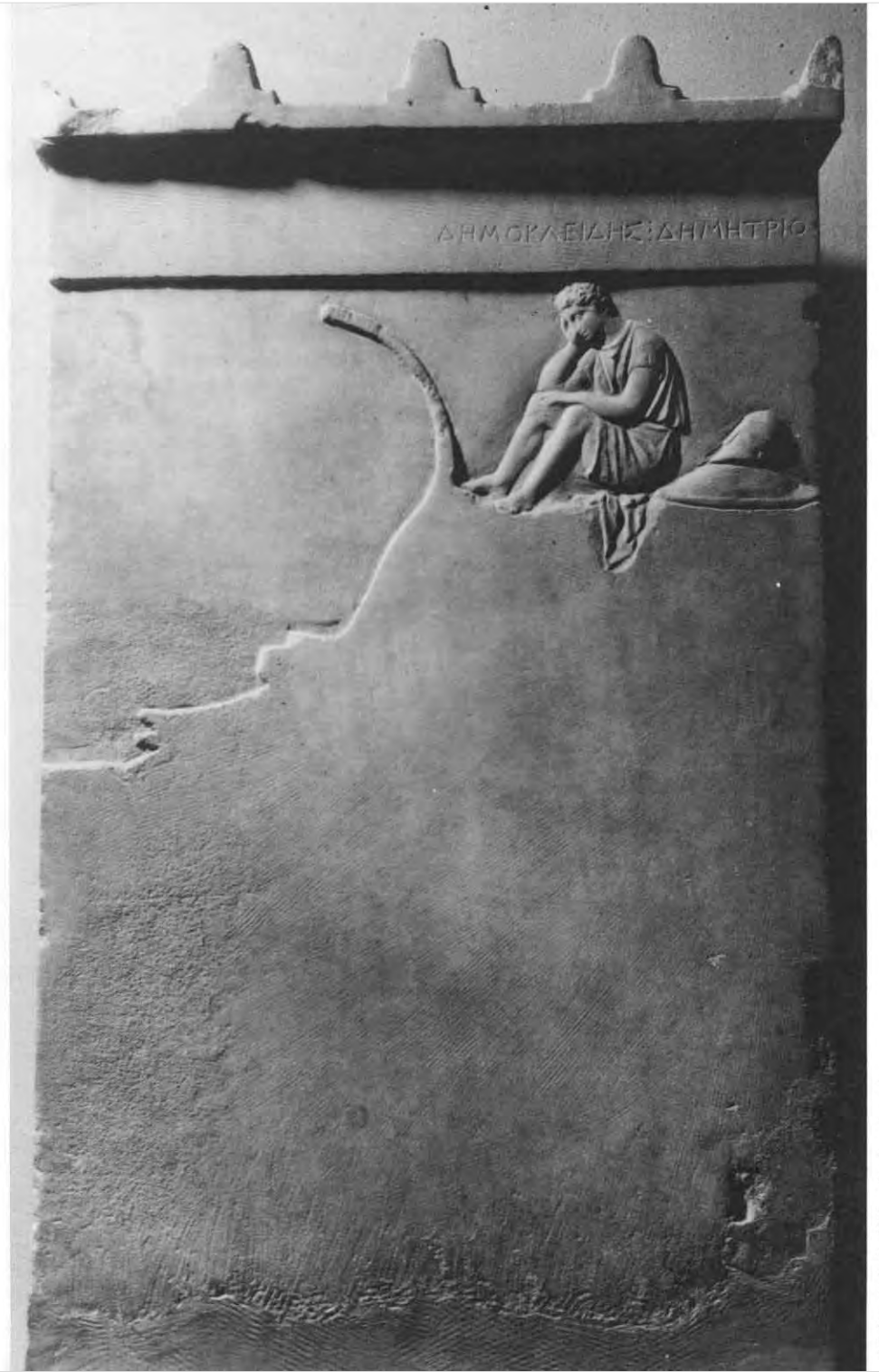
Platon

Le banquet

Traduction E. Chambry

7

Il est certain que les amants seuls savent mourir l'un pour l'autre, et je ne parle pas seulement des hommes, mais aussi des femmes. La fille de Pélidas, Alceste, en fournit à la Grèce un exemple probant : seule elle consentit à mourir pour son époux, alors qu'il avait son père et sa mère, et son amour dépassa de si loin leur tendresse qu'elle les fit paraître étrangers à leur fils et qu'ils semblèrent n'être ses parents que de nom ; et sa conduite parut si belle non seulement aux hommes, mais encore aux dieux qu'elle lui valut une faveur bien rare. Parmi tant d'hommes, auteurs de tant de belles actions, on compterait aisément ceux dont les dieux ont rappelé l'âme de l'Hadès : ils rappelèrent pourtant celle d'Alceste par admiration pour son héroïsme : tant les dieux mêmes estiment le dévouement et la vertu qui viennent de l'amour !



Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide était extrêmement tragique, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne après cela que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*. Mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections : car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète tout en larmes la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déjà la rame, et la barque fatale.

J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.

Impatient, il crie : On t'attend ici-bas,

Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas.

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin, à côté de ces vers, un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle, et, à côté des vers suivants, un *Ad.* qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète (quoiqu'il soit en par-

faite santé) pense voir déjà Charon qui le vient prendre. Et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver, selon ces Messieurs c'est Admète effrayé qui est l'impatient et qui presse Alceste d'expirer de peur que Charon ne le prenne. Il exhorte, ce sont leurs termes, à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté et à mourir de bonne grâce, il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru fort vilain. Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie que "toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir en l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle, il ne respire que pour elle." Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux époux surannés d'Admète et d'Alceste, que l'un est un vieux mari, et l'autre une Princesse déjà sur l'âge. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur qu'Alceste "toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux".

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on dépeint Alceste "mourante au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent en pleurant par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser" ?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent puisqu'ils avaient envie de le condamner.

Soudain le messenger fut parmi eux
ingrédient nouveau jeté dans le foisonnement des plats de la noce
ceux qui trinquaient ne s'aperçurent pas
de l'entrée secrète du dieu.

Il était drapé dans sa divinité comme dans les plis d'un manteau mouillé
il semblait ainsi lorsqu'il passait, être l'un ou l'autre des convives,
n'importe lequel.

Alors, tandis qu'il lui parlait,
l'un des hôtes vit soudain le jeune maître de la maison
comme arraché à sa pose alanguie
reflétant dans tout son être une chose effrayante.
Comme si le mélange s'était purifié d'un seul coup
un grand silence se fit : de tant de bruits confus
il ne resta plus qu'un sédiment de phrase
et la retombée des syllabes, comme un dépôt de balbutiements
amortis, dans l'odeur fétide des faux rires depuis longtemps éventés.

Alors ils reconnurent le dieu élané.
Et tandis qu'il se tenait là, fort de sa mission, inexorable,
ils comprirent, presque.

Pourtant lorsque le message fut enfin livré
ils le trouvèrent inconcevable.
Admète doit mourir. Quand ? A l'heure même.

Lui cependant brise l'écorce de sa peur
et par cette brèche tend les mains
pour marchander avec le dieu.
Quelques années encore, une seule année de jeunesse,
quelques mois ou semaines, quelques jours seulement,
non, pas des jours, plutôt des nuits, une nuit,
une seule nuit, rien qu'une seule : celle-ci.

Mais le dieu refuse et lui se déchire dans un cri
et crie et crie longuement
comme a crié jadis sa mère en lui donnant la vie.

Alors une vieille femme s'approche
et son père, un vieux, et tous deux
sont là, vieux, vieillis, confus ;
près de celui qui criait et qui soudain
les regarde plus qu'il ne l'avait jamais fait
qui s'interrompt, avale sa salive et dit :

Père
tiens-tu tant à ce reste,
à ce sédiment de phrase que tu ne peux déglutir ?
Va rejette-le. Et toi vieille femme
Matrone
que fais-tu là encore : tu m'as mis au monde.
Et il les empoigne tous les deux d'une main
comme on tient les bêtes du sacrifice. Puis
il lâche prise et les repousse,



Chasse au lion (détail) - photo de Hinz

illuminé par une idée soudaine il crie
à en perdre haleine : Créon, Créon !
Et rien que ceci et rien que ce nom.
Mais sur son visage se lit quelque chose
qu'il tait, qui sans nom, attend
lorsqu'à travers la table en désordre
il le tourne brûlant vers son jeune ami.
Ces vieux vois-tu (y peut-on lire) ne peuvent pas servir de rançon
ils sont abimés, usés, presque sans valeur
mais toi ô toi, dans toute ta splendeur –

Mais voilà qu'il ne voit plus son ami.
Il s'est écarté et c'est elle qui vient à lui
un peu plus petite, presque, qu'il ne l'avait connue
légère et triste dans une robe pâle de mariée.
Les autres ne sont que des rues par lesquelles
elle vient, elle vient : (elle sera là dans un instant,
entre ses bras qui douloureusement se tendent).
Et tandis qu'il attend elle dit quelque chose ; mais pas à lui.
Elle parle au dieu et le dieu l'entend,
et tous l'entendent comme à travers le dieu :
Personne ne peut se substituer à lui. Il n'y a que moi.
C'est moi le gage. Car nul n'est aussi proche de la fin que je le suis
De ce que je fus ici que peut-il me rester sinon que je meure ?
Ne t'a-t-elle pas dit en t'apportant le message
que cette couche qui attend là
appartient au royaume des ombres ? J'ai fait mes adieux
adieu sur adieu.

Nul mourant n'en a fait autant. Je vais
pour que tout ce qui est enfoui sous celui qui est mon époux
d'aujourd'hui s'effrite et se dissolve.
Emmène-moi donc ; je meurs pour lui.

Comme le vent qui bondit en haute mer
le dieu vient à elle presque comme auprès d'une morte
et soudain elle est loin de son époux
auquel il jette caché dans un signe
les cent vies de cette terre.

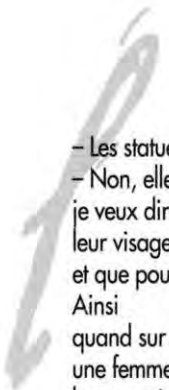
Lui s'élançait en titubant
il veut les saisir tous les deux comme dans un rêve
mais déjà ils sont sur le pas de la porte
où les femmes se pressent en pleurant. Une fois encore
il peut voir le visage souriant de la jeune fille qui se tourne
claire comme un espoir, une promesse presque :
devenue adulte – de la mort profonde –
revenir vers lui, le vivant –

Alors, agenouillé
il referme brusquement sur son visage ses mains
pour ne plus rien voir après ce sourire.



Figurine d'Eros en terre cuite

Séféris
 Traduction R. Levesque



- Les statues sont au musée.
 - Non, elles te poursuivent, ne les vois-tu pas ?
 je veux dire avec leurs membres brisés,
 leur visage de jadis que tu n'as pas connu
 et que pourtant tu connais.
 Ainsi
 quand sur la fin de la jeunesse il t'arrive d'aimer
 une femme encore belle, et que tu la tiens nue à midi
 le souvenir qui s'éveille au sein de ton étreinte
 t'effraie ; tu crains que le baiser ne te livre
 à d'autres couches maintenant disparues
 qui cependant pourraient devenir hantées
 si facilement, si facilement et ressusciter
 des images dans le miroir, des corps qui furent autrefois leur volupté.
 Ainsi
 lorsque tu rentres de l'étranger s'il t'arrive d'ouvrir
 une vieille malle verrouillée depuis longtemps
 tu y trouves les loques des vêtements que tu portais
 en de belles heures, durant les fêtes illuminées,
 multicolores, miroitantes, qui ne cessent de décliner
 et seul demeure le parfum de l'absence
 d'un jeune visage.
 Vrai, les débris
 ce ne sont pas elles ; c'est toi la ruine.

Héraclite l'obscur

Traduction Diels

L'homme est allumé et éteint
comme la lumière pendant la nuit
et c'est la même chose en nous
ce qui est vivant et ce qui est mort...
Quand les hommes meurent,
des choses les attendent qu'ils ne prévoient pas
et auxquelles ils ne songent pas...
Les mortels sont immortels,
et les immortels sont mortels,
l'un vivant la mort de l'autre
et mourant la vie de l'autre.

15

On te prendra l'ombre des arbres,
on te la prendra
On te prendra l'ombre de la mer,
on te la prendra
On te prendra l'ombre de ton cœur,
on te la prendra.
On te prendra ton ombre...

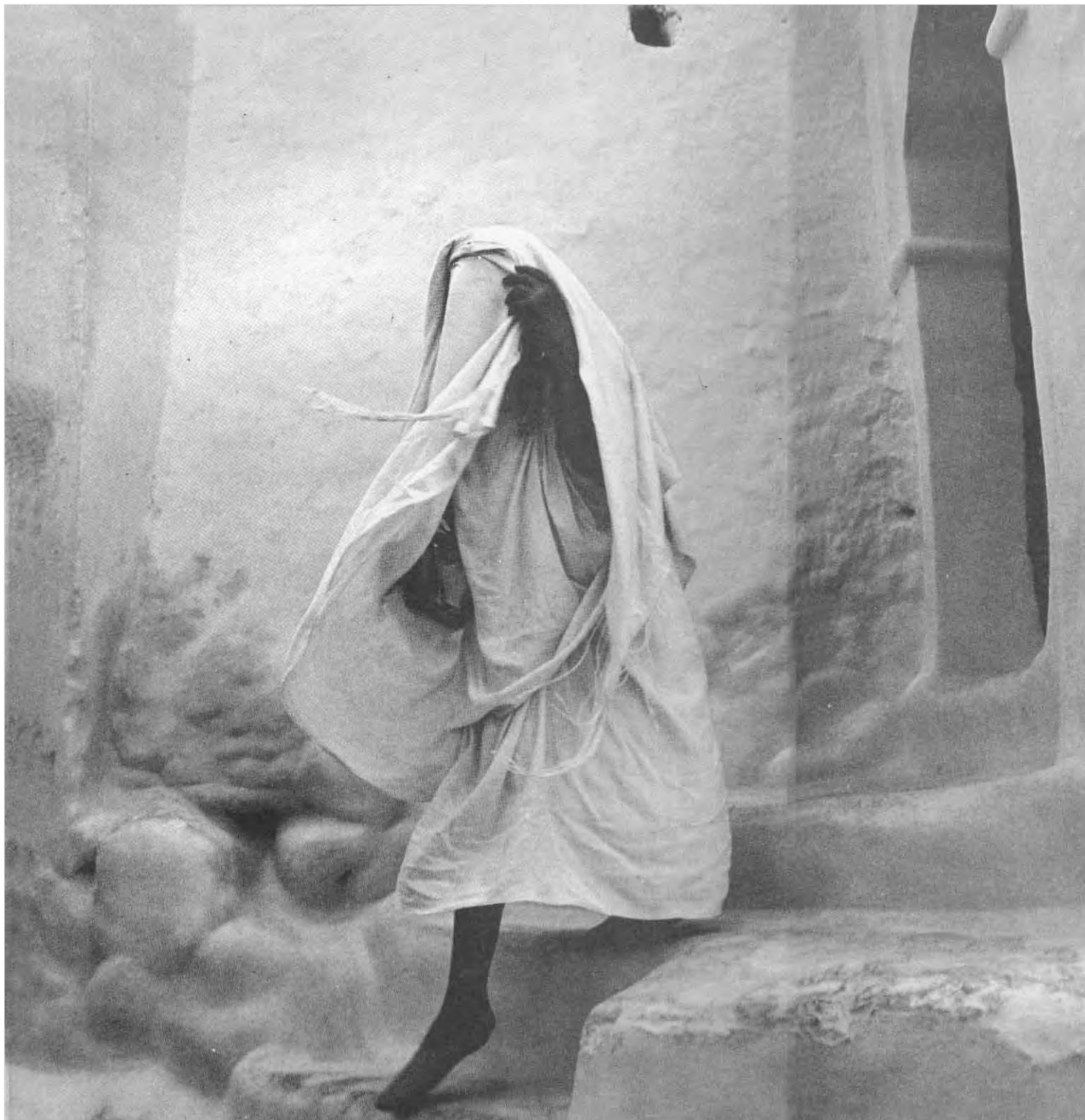
Séférís

Traduction D. Kohler



16

Simi - Photo John Demos



La leçon des ténèbres

Certaines nuits d'hiver, entre la deuxième et la troisième heure, alors que le soleil, séparé de moi par toute l'épaisseur de la terre, ne m'envoie plus à travers l'empire des ombres que des rayons noirs, je rencontre mes morts. Sur l'aire de lucidité aride créée par l'insomnie, ils forment une foule attentive et sans visage, les camarades tombés de mon enfance, les amis perdus de ma jeunesse, ceux d'avant-hier, ceux d'hier déjà.

Quelle est donc la leçon des ténèbres ? Que me veulent-elles, toutes ces silhouettes grises ? Qu'ont-elles à me souffler, ces bouches pleines de silence ? Il m'a fallu du temps pour le comprendre, pour l'accepter. Aujourd'hui, je le sais. Ils viennent me rappeler mon appartenance à leur communauté. Ils viennent me dire que je suis des leurs, et déjà mort en quelque sorte.

Alla Marcia

Ce n'est pas en frappant nuit et jour l'eau saumâtre
Qu'on a jamais pu modifier le destin ;
Ce n'est pas en frappant l'obscurité et la lumière
Qu'on a jamais pu modifier le crime.
Mais la lumière peut renaître.
Sur les lourdes paumes,
Peuvent choir à nouveau les fruits,
Et le sang peut à nouveau fleurir.

Photo Harry Groyaert

Michel Tournier
Petites proses

18

Séfériis
Traduction D. Kohler

Que la vie ait une valeur incomparable, sans commune mesure avec quelque bien que ce soit, Eschyle le savait peut-être, lui qui par trois fois faisait Prométhée crier : "Que m'importe ce qui m'arrive puisque je suis immortel ?", mais personne ne l'avait dit comme Euripide, de cette façon directe et violente. Bien des gens mesureraient maintenant le chemin qu'ils avaient parcouru depuis un demi-siècle sans même s'en apercevoir. Un être humain ne comptait guère à l'époque peu éloignée où seule la famille importait. Allait-on maintenant entendre les individus revendiquer sur ce ton leurs droits, étaler devant la foule, sans en rougir, des sentiments que l'on considérait autrefois comme de simples défaillances ?

Entre Euripide et un vieil Athénien, de ceux qui portaient encore la tunique de lin et la cigale d'or dans les cheveux, on peut imaginer, après la représentation, le dialogue suivant :

– Comment osez-vous mettre en scène un fils qui dit à son père des choses si dures ? On vous comprendrait encore si Admète n'avait pas d'enfants, de telle sorte que le sort de la famille fût lié à son existence, ses parents étant trop vieux pour avoir d'autres fils. Mais si l'avenir est assuré, son langage est d'une intolérable impiété.

– Je vous entends bien, répond le poète, seulement, j'ai voulu qu'Alceste renonçât non pas uniquement à l'être, mais au maximum de l'être et de la vie ; avouez que vous auriez été moins ému tout à l'heure, lorsque vous l'avez vue défaillir, si les deux enfants ne s'étaient cramponnés à elle comme pour la retenir ici-bas. Avouez aussi qu'elle vous paraîtrait moins sublime si elle n'était pas une femme consciente de la valeur du sacrifice, passionnée de la vie qu'elle renonce, attachée à tout ce qu'elle quitte.

– Passionnée de la vie ! Je vous y prends. Nos pères appelaient lâcheté l'amour de la vie. Sur Admète, je pense comme son père Phérés : du moment que sa descendance est vivante, il est un lâche et un infâme d'avoir accepté le sacrifice d'une femme. Et Alceste elle-même, je voudrais qu'elle parlât moins du service qu'elle rend, qu'elle ne dît pas si haut qu'elle est une épouse incomparable. Une existence humaine fauchée plus ou moins tôt ne vaut pas tant de cris et de lamentations.

– Mon meilleur ami, répond Euripide, vient de perdre son fils unique, un adolescent plein de promesses. Lui-même est déjà dans la saison des cheveux blancs, mais il supporte son malheur avec mesure. Seulement, c'est un philosophe, et je ne pense pas que les jeunes gens rayonnants, enfants gâtés du sort, puissent prendre la séparation comme la prend Anaxagore. Et puis, ma pièce n'est pas une tragédie, c'est un drame satyrique. Le grand Hercule est moins bouffon que les Silènes ; mais quand il est ivre et affamé, ses éclats de voix emplissent le théâtre d'une façon digne des Dionysies.

Puisque ce n'est qu'un jeu, ne me demandez pas si Admète a raison ou bien s'il a tort, s'il aurait dû refuser le sacrifice de sa femme et s'il l'a même sollicité. La légende ne le dit pas et nous avons bien le droit de nous en tenir à la légende : c'est le bien le plus précieux que nos ancêtres nous aient légué. En tout cas, il n'y en a pas auquel je tiens davantage. Mais, dans la même hoirie, j'ai trouvé autre chose encore et qui n'a pas moins de prix, c'est le droit de tirer des légendes le sens et l'interprétation qu'il me plaît.

Il vieillit entre les flammes de Troie
et les latomies de Sicile.
Il aimait les grottes marines, les dessins laissés
par la mer
Il vit dans les veines des hommes
Un filet tendu par les dieux pour nous capturer
comme du gibier.
Il tenta de la déchirer.
Il était morose, rares étaient ses amis.
Quand son heure arriva, des chiens le
déchetèrent.

Euripide, par son attachement à déchirer le filet tendu par les dieux, est la source antique par excellence de Séféris pour ses poèmes chypriotes.

Cette biographie-stèle suppose qu'Euripide serait né vers 1200 av. J.-C., pour mourir en 413, l'année du "désastre de Sicile" où les Athéniens furent emprisonnés dans les latomies de Syracuse. Une "vie" d'Euripide rapporte que, hôte du roi Archélaos de Macédoine, il fut, au cours d'une chasse, déchiqueté par des chiens.

Georges Séféris, poète et diplomate grec, né à Smyrne en 1900 (alors territoire grec) et mort à Athènes en 1971 fut le témoin et parfois l'acteur (en raison de son activité diplomatique), de l'histoire mouvementée de son pays. Son œuvre s'élabore à partir d'une incessante méditation sur le destin de la Grèce d'hier et d'aujourd'hui. La Grèce devient alors, chez lui, le symbole d'une certaine idée tragique de l'homme, tragique qui s'enracine aussi bien chez les philosophes pré-socratiques que chez les poètes tels que Eschyle, Sophocle ou Euripide.

Le Théâtre des Treize Vents
remercie pour leur aide :

La bibliothèque municipale
de Montpellier et plus particulièrement
Gladys Bouchard et Gilles Gudin de Vallerin

Le conservatoire de Musique
de Perpignan et plus particulièrement
Marie-Ange Aniceto-Vivès et ses élèves

Le Recteur de l'Académie
de Montpellier pour sa collaboration

Théâtre des Treize Vents
Centre Dramatique National
du Languedoc-Roussillon
Montpellier

Directeurs : Jacques Nichef - Jean Lebeau
Domaine de Grammont - 34000 Montpellier
Tél. 67.64.14.42

Ce programme a été conçu par
Joëlle Gras - Gérard Lieber -
Jacques Nichef - Jean-Michel Vivès
Illustration couverture : Michel Bouvet
Conception graphique : Albane Romagnoli
Réalisation : Anadine
Impression : Technic Offset



La promenade - Marc Chagall 1887-1885